

ELISABETH  
DE FONTENAY  
ET ALAIN  
FINKIELKRAUT

# Amitié

Is sont amis depuis quarante ans, mais ils ne sont politiquement plus d'accord sur grand-chose. La philosophe Elisabeth de Fontenay décide donc d'interpeller Alain Finkielkraut, ne supportant plus ce qu'elle considère "comme ses positions parfois ultradroitières". *En terrain miné* (Stock) est un échange de lettres d'un type étrange où aux reproches de l'un répondent les justifications de l'autre. L'école, le féminisme, la droite et la gauche, l'émigration, l'islam, l'identité française, tous les sujets qui fâchent sont abordés. La philosophe fait la morale et la leçon à son ami qui tire trop vite à son goût sur tout ce qui bouge dans les médias. Elle l'interroge sur son pessimisme radical, qui lui paraît politiquement sans avenir et dangereux. Elisabeth de Fontenay s'efforce de le convaincre, Alain Finkielkraut se défend. Nous les avons rencontrés. Pour "Marianne", leur discussion donne un avant-goût de cette correspondance où la fidélité n'annule pas la haute tension.

**En terrain miné,**  
d'Alain Finkielkraut et Elisabeth  
de Fontenay, Stock, 270 p., 19,50 €.



**Marianne : Comment est venue l'idée d'un tel livre ?**

**Alain Finkielkraut :** Tout est parti d'Elisabeth de Fontenay et de son mélange de colère et d'inquiétude devant ce qui lui apparaît comme mes « écarts ». Elle m'interpelle donc, elle me fait des reproches – politiques surtout – et elle me somme de m'expliquer. Poussé dans mes retranchements, j'ai tenté de répondre sans me dérober à ses mises en garde. Nous avons choisi pour ce dialogue la forme épistolaire. Bien nous en a pris : cette forme a donné, me semble-t-il, au livre une intensité dramatique qu'il n'aurait pas eue si nous avions opté pour le face-à-face.

**Elisabeth de Fontenay :** Pourquoi ai-je tenu à mettre Alain Finkielkraut à la question ? Par désir de le « sauver », aussi risible que cela puisse paraître... Au titre de notre vieille amitié, j'ai voulu le défendre contre ceux qui le traitent de barrésien ou de maurrassien et j'ai espéré qu'il se manifesterait tel que je persiste malgré tout à le voir. Mais il reste qu'il prête constamment le flanc aux critiques qui lui sont faites et c'est pourquoi je commence notre entretien en lui reprochant le virage droitier qu'il n'a cessé de prendre, ainsi que sa complaisance dans une vision passéiste de l'état du monde qui me paraît plus esthétisante que politique. Avoir fait ce livre avec lui me confirme que, si notre amitié est solide, elle n'est pas tranquille : nos désaccords, plus ou moins graves, sont nombreux. Est-ce que je lui fais la morale ? Bien sûr que oui !

**Vous ne lui faites pas seulement la morale. Vous lui faites parfois la leçon, comme un professeur qui corrige un élève...**

**E. de F. :** J'ai un peu honte de cela, mais il est vrai que j'ai parfois fait



**CARNET DE CORRESPONDANCE**  
*En terrain miné* regroupe les échanges épistolaires entre les deux philosophes. "Cette forme a donné au livre une intensité dramatique qu'il n'aurait pas eue si nous avions opté pour le face-à-face", note Alain Finkielkraut.

la prof de philo avec un brillant normalien. Sur Rousseau en particulier, qu'Alain critique de manière beaucoup trop réductrice.

**A.F. :** Surmontant la timidité que m'inspire Elisabeth, son côté prof de philo, sa haute culture et son grand style, j'ai voulu remonter aux fondements philosophiques de la pensée de gauche et de son « tout est politique ». Le premier à utiliser cette expression est l'auteur du *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Tout en

# vache !



n'épouse pas toujours la démarche des philosophes. Pour moi, il s'agit de tout autre chose, d'une réflexion au présent qui n'a pas forcément de rapport avec le temps présent, l'actualité. Des philosophes ont inventé la liberté et la responsabilité des hommes dans le cours vicié du monde, dans l'inégalité qui se perpétue. Alain remet en question avec la fougue d'un antimoderne celui qui fonde la pensée moderne, Rousseau. Il le fait avec le risque de tomber dans l'idéologisation de penseurs de haut vol, et c'est là une position qui nourrit trop immédiatement sa vision du monde.

**Quand êtes-vous devenus des amis qui, comme on le voit dans le livre, ne cessez pas pour autant de vous disputer : dans vos années 70 et gauchistes ?**

**E. de F. :** Pas du tout. C'était un godelureau. Du reste, il était maoïste à l'époque et je détestais les maos...

**A. F. :** Mais je ne suis resté maoïste que quelques semaines... Au lendemain des événements de 68, je suis revenu à mes études, avant une nouvelle période très militante où je me suis retrouvé avec quelques normaliens dans un groupuscule d'ultra-gauche. Nous étions éperdus de joie à l'idée de faire partie d'une petite élite où nous jouions sur tous les tableaux puisque nous défendions les classes populaires et, en même temps, nous étions des happy few. Nous vivions dans le confort moral de n'avoir personne à notre gauche, personne pour nous faire honte. Nous, en revanche, nous pouvions faire honte à tout le monde. Elisabeth et moi ne nous connaissions pas à cette époque. Nous avons fait connaissance au moment où j'ai écrit *le Juif imaginaire*.

**E. de F. :** Quand *le Juif imaginaire* est paru, j'ai admiré ce livre et j'étais tellement jalouse, que je me suis >

professant la nostalgie de l'état de nature, Rousseau fait tomber l'intégralité du phénomène humain dans l'escarcelle de l'histoire. Si l'homme est originellement bon et que « *la servitude est la source de tous les maux du genre humain* », alors une tâche s'impose : libérer l'humanité de l'oppression pour la délivrer du mal. Rousseau et Marx à sa suite ouvrent ainsi à la politique un champ d'actions illimité. L'expérience totalitaire du XX<sup>e</sup> siècle nous oblige à

retrouver le sens des limites et même à repenser à nouveaux frais la notion de péché originel. La fable est à dormir debout, mais derrière la fable il y a le rappel bienvenu de notre finitude. « *La souillure est en chacun. A demeure, inhérente, constitutive. C'est pourquoi laver cette souillure n'est qu'une plaisanterie. Et même une plaisanterie barbare* », écrit Philip Roth dans *la Tache*.

**E. de F. :** Alain aborde la philosophie comme une histoire des idées et

> dit : ou Finkelkraut devient mon ami ou je ne lui pardonnerai jamais d'avoir si génialement dit ce que je ressentais.

**A. F. :** Nous ne sommes pas tout de suite disputés, sauf peut-être autour d'Israël. Nous défendions tous les deux l'Etat juif, mais Elisabeth pensait que mon soutien n'était pas assez critique. Dès la guerre du Liban, j'étais effaré par la tournure prise par l'hostilité à l'égard d'Israël. Il fallait tenir les deux bouts de la chaîne : soutien et critique, mais, pour Elisabeth, je donnais moins de place à la condamnation de la politique israélienne qu'à la critique de la réprobation d'Israël.

**L'un a cessé d'être de gauche et l'autre veut lui rester fidèle : c'est le nœud de votre désaccord ?**

**E. de F. :** Même si je reste extrêmement perplexe sur la question du progrès, je considère que j'appartiens à la tradition des descendants de Rousseau - c'est-à-dire Hegel et Marx - qu'Alain s'efforce de remettre en cause. Cette descendance, c'est mon patrimoine. Mon histoire est à gauche et c'est ainsi que je me suis construite. J'ai essayé de ne pas me renier même si je n'y suis pas toujours parvenue. Je reste marquée par le modèle de la lutte des classes et je n'aime pas que la gauche se laisse confisquer par le sociétal. Même si je suis en partie d'accord avec Alain Finkelkraut pour critiquer les formes que peut prendre aujourd'hui l'antiracisme et l'accent mis sur la lutte des minorités, j'ai toujours essayé de veiller sur le fait qu'on continue à penser la conflictualité politique en termes de problème social. Préoccupation qui semble étrangère à Alain...

**A. F. :** J'ai cessé d'être de gauche, mais je reste attaché à la grande promesse scolaire dont la gauche était porteuse. L'école n'a jamais été vraiment le problème de la droite. Mais force m'est de constater que la gauche a abandonné sa promesse. En proie à une sorte d'hybris égalitaire, elle a méthodiquement détruit l'école. La Répu-

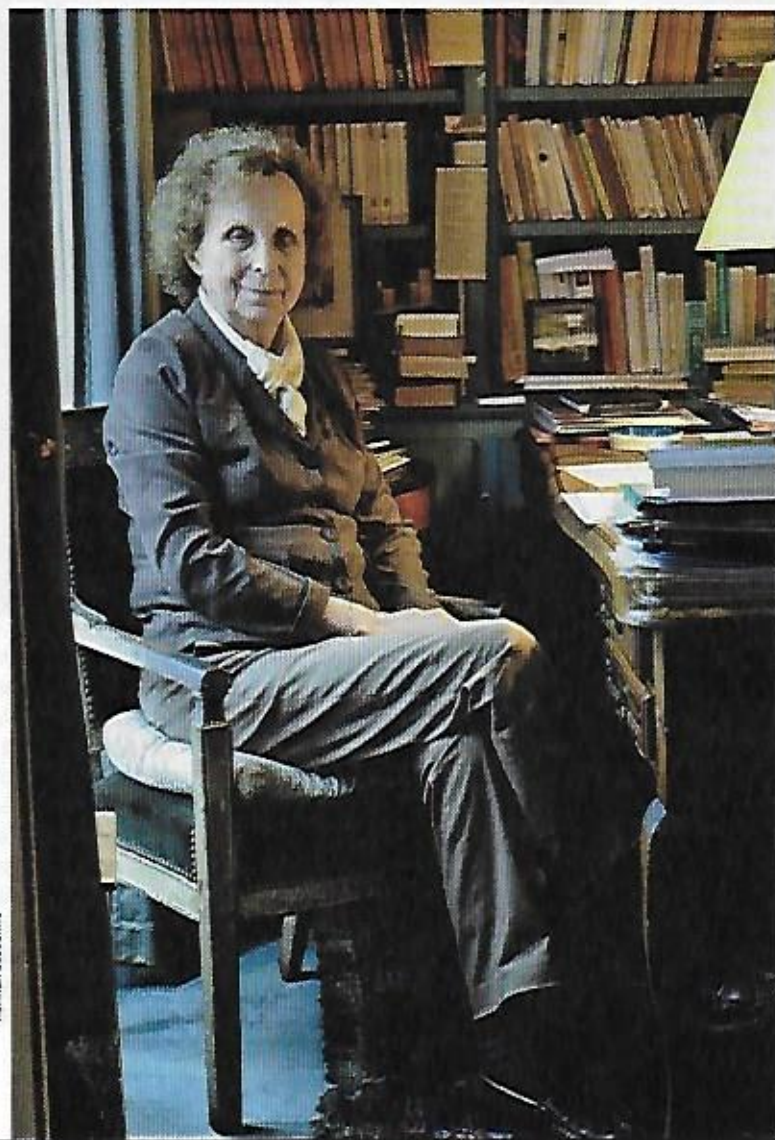
blique avait voulu corriger les privilèges de naissance et de fortune, en faisant toute leur place au mérite et au talent. Nous n'en sommes plus là. J'ai lu dans le rapport du Conseil supérieur des programmes paru en 2015 que « la nation et la patrie pouvaient constituer des pièges pour un enseignement moral et civique recherchant l'intégration, l'accueil d'enfants de plus en plus variés, et dont nous avons tendance à ne pas objectiver la diversité d'origines et d'attentes vis-à-vis de l'école. Les valeurs de la République ont semblé

plus inclusives, plus universelles, que la nation et la patrie, plus polémiques ». La République est trahie par l'égalitarisme diversitaire de ceux-là mêmes qui n'ont que ce mot à la bouche.

**On peut vous rétorquer qu'en appelant aux « valeurs de la République », ce n'est déjà pas si mal...**

**A. F. :** Mais pourquoi faut-il que la gauche congédie l'identité nationale pour mieux accueillir les nouveaux arrivants ? Jules

**“Alain pense que la France se désintègre. Mais je ne vois pas ce qu'il propose pour faire échec au processus qu'il décrit.”**



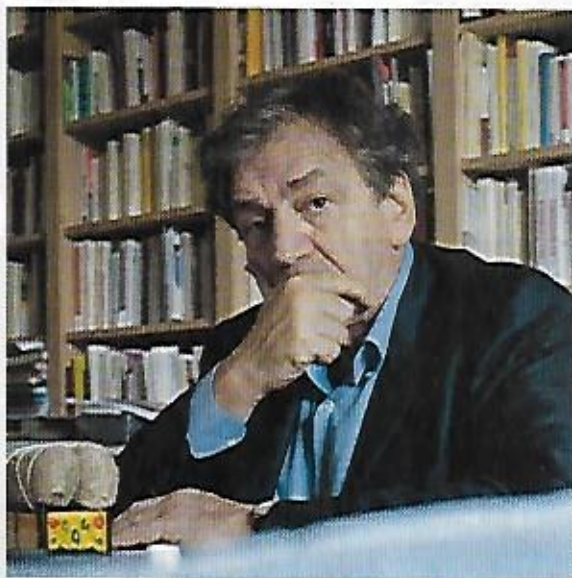
hannah assouline

Ferry, et avec lui tous les grands républicains, héritiers de la Révolution française, avait voulu que les enfants qui accédaient à l'école gratuite et obligatoire soient tous, d'où qu'ils viennent, les héritiers de l'histoire de France dans sa globalité. Cet héritage est maintenant montré du doigt : la lutte contre les discriminations met tout et tous sur le même plan et s'enorgueillit de définir la société par la multiplicité actuelle de ses composantes.

**E. de F. :** J'ai toujours été très préoccupée par la possibilité de faire tenir ensemble l'internationalisme et le patriotisme. Dans notre dialogue se manifeste du reste une espèce de nostalgie partagée du communisme français de l'après-guerre. Ce communisme-là avait réconcilié le patriotisme et la question sociale, notamment à travers l'éducation et l'instruction publique. Mais c'est un fait indiscutable, la donne a changé. Alain prétend que c'est « sous prétexte de l'immigration » que l'on change les programmes et que l'on fait évoluer l'école - catastrophiquement, selon lui. Or, l'immigration n'est pas un prétexte, c'est une réalité qu'il faut prendre à bras-le-corps. Je veux dire qu'il faut faire en sorte de s'en saisir comme d'une mutation positive. Que faire d'autre sinon se condamner à déplorer sans cesse l'évolution du monde ?

**A. F. :** Soit la France est capable de transmettre l'amour de sa civilisation et elle reste vivable, soit elle ne le peut ni ne le veut et alors nous entrons dans une période terrible qui ne mènera pas forcément à la guerre civile, mais à une sorte d'ensauvagement continu de la vie sociale. Sur ce point, je reste inébranlable. Nous vivons aujourd'hui à la fois une crise de civilisation et un choc de civilisations. Une crise parce que la culture ne se transmet plus et que la nation prend congé d'elle-même. Un choc parce qu'a surgi un acteur politique auquel ni la droite ni la gauche n'accordaient d'existence : l'islam politique. Nous sommes désarmés devant cette double catastrophe.

## “Je réfute le qualificatif de ‘décliniste’ parce que, les vrais déclinistes aujourd’hui, ce sont les progressistes.”



Romaine Assolone

**Elisabeth de Fontenay, ce catastrophisme vous est étranger...**

**E. de F. :** En tout cas, il ne doit pas être le dernier mot. Alain Finkielkraut pense que la France se désintègre. Mais, si je me place dans sa logique, je ne vois pas ce qu'il propose pour faire échec au processus qu'il décrit. Il y a chez lui un refus d'envisager l'avenir comme une chance possible. Ce qui est terrible chez Alain, c'est son indifférence à l'espoir.

**A.F. :** C'est vrai, l'inquiétude et le chagrin prévalent en moi sur tous les autres sentiments. Mais je réfute le qualificatif de « décliniste » parce que les vrais déclinistes aujourd'hui, ce sont les progressistes. Prenant une marche vers l'abîme pour une marche vers l'avant, ils accompagnent le processus, et même ils l'accélèrent. Moi, je ne m'y résigne pas. J'essaie de donner l'alerte. Et c'est la raison pour laquelle j'interviens dans la vie publique, au risque, selon Elisabeth, de me faire récupérer.

**Elisabeth de Fontenay, c'est un point central de votre critique : Alain Finkielkraut ne se préoccupe pas de voir parfois ses propos, notamment sur l'islam, récupérés par l'extrême droite...**

**E. de F. :** Il est sûr que je ne comprends pas qu'il accepte de se laisser hanter à ce point par l'islam politique. Bien sûr, je partage son inquiétude et sa crainte face à cet islam conquérant que l'on voit à l'œuvre dans le monde, et en Europe en particulier. Mais il me semble que je dérogerais à ma dignité d'intellectuelle si je me laissais envahir par cette hantise. Alain revient constamment sur les problèmes liés à l'islam, il se focalise sur des déclarations faites par des musulmans et ceux qui les soutiennent. Pour ma part, je refuse de vivre et de penser dans l'ornière de l'obsession. La question est plutôt : comment ne pas se laisser assiéger par l'actualité et faire en sorte qu'une inquiétude légitime passe par la rationalité ?

**A. F. :** Je ne suis pas obsédé par l'islam, c'est l'islam, hélas, qui se rappelle constamment à notre bon souvenir. Je crois qu'il y a une terrible simultanéité. La civilisation française et même la civilisation européenne se vident d'elles-mêmes au moment où se produit une mutation démographique sans précédent. Dans cette mutation, l'islam a une part importante mais pas toute la part. C'est ce double phénomène qui m'affecte et que j'essaie de penser. Quant à la question de la récupération, je ne suis pas d'accord avec Elisabeth : peut-être y a-t-il des gens à droite, voire très à droite, qui me lisent et qui me citent. Mais je ne veux pas remettre en question ce que je pense et sacrifier le désir de vérité à la sauvegarde de mon image. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BOU**